

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Titulaires de la province ecclésiastique de Montréal. — II La Société du Sacré-Cœur de Jésus, 1800-1900. — III Un beau coup de bourse. — IV Aux prières.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 23 décembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité du titulaire de Saint-Thomas.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE — Fête du titulaire de Sainte-Victoire.

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité du titulaire de Saint-Lazare.

LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

1800-1900

SN jubilé de cent ans n'est point pour les congrégations religieuses, comme pour les particuliers, un prélude de mort ; « au contraire, c'est un signe de vie. Lorsqu'après cent ans, « l'esprit primitif est conservé, les maisons se sont multipliées, toutes « les crises ont été surmontées, on peut être assuré qu'au premier « centenaire en succéderont plusieurs autres, plus glorieux encore. »

Ces paroles de Sa Grandeur Mgr Emard, évêque de Valleyfield, ont été prononcées le soir du 21 novembre dernier, jour du premier centenaire de la Société du Sacré-Cœur de Jésus.

A l'occasion de cette fête, nous croyons intéresser les lecteurs de la *Semaine religieuse* en publiant un aperçu sur cette congrégation, qui pourrait leur être imparfaitement connue.

*
* *

Mission. — La Société du Sacré-Cœur de Jésus, si humble dans ses débuts, si rapide dans son extension, si puissante dans son apostolat, semble n'avoir qu'à continuer à s'appuyer sur la force de ses constitutions pour remplir sa mission providentielle.

Cette mission, essayons de la faire connaître.

Dieu, dans la création des ordres religieux, a toujours eu en vue les besoins de l'époque ; or ne convenait-il pas, après les crimes de la révolution française, qui avait eu une influence néfaste sur l'Europe entière, qu'une société se consacât à la réparation et à l'amour envers le divin Cœur, à cette dévotion des derniers temps, « gage d'espérance à l'aurore du XIXe siècle » ?

« C'est le lendemain du jour où, du pied de l'échafaud, Louis XVI prisonnier jetait le royaume très chrétien dans le Sacré-Cœur de Jésus, a écrit l'éminent auteur de la vie de Mère Barat, que Jésus, acceptant le legs, mit dans l'âme d'un saint prêtre l'inspiration et le zèle de prendre possession de ce domaine spirituel par l'instruction de la femme chrétienne, et de lever dès lors une virgine armée chargée d'en faire la conquête. Un ordre contemplatif, la Visitation, avait reçu la confiance du mystère d'amour : cela devait être. Un autre ordre, un ordre enseignant, semblait destiné dans les desseins du ciel à en être le propagateur et l'apôtre. Là est la raison d'être de la vocation et de la mission de Mme Barat qui, vouée au Cœur de Jésus, en fut constamment la disciple dans sa vie intérieure ; voilà toute son œuvre. »

* * *

Fondation. — Dieu, en choisissant pour une aussi importante mission cette jeune fille de vingt ans, issue d'une simple famille de cultivateurs, voulut prouver une fois encore ses prédilections pour l'humilité. Comme la Vierge, elle était ignorée du monde. C'est au foyer paternel qu'elle avait grandi et avait été formée par une mère sage, à une vie vraiment chrétienne, à ces habitudes d'ordre, de travail et d'économie, qui un jour devaient rendre si chers à sa piété l'esprit et

les mystères de la vie de Nazareth. C'est dans une étroite mansarde que, sous l'inflexible direction de son frère Louis Barat, elle s'était exercée à l'immolation et avait acquis les hautes connaissances intellectuelles, nécessaires pour l'accomplissement des vues divines.

Toutefois Madeleine-Louise-Sophie Barat était incertaine sur son avenir. Deux attrait puissants sollicitaient son âme : l'un la portait au Carmel et l'autre à la conquête des âmes. La rencontre du Père Varin, confident de l'inspiration du Père de Tournély au sujet de la fondation d'un ordre de femmes voué au Cœur de Jésus, mit fin à son indécision. Dans une première entrevue, Mlle Barat trouva la lumière attendue ; le Père Varin, l'instrument vainement cherché jusque-là, l'initia à la grande tâche qu'elle avait à entreprendre, lui adjoignit quelques compagnes et, le 21 novembre 1800, dans un humble chapelle de la rue de Touraine, à Paris, se fit la première consécration au Sacré-Cœur de Jésus.

La société était fondée ; mais où Dieu voulait-il lui voir déployer son zèle ? En mai 1801, le Père Varin, prêchant une mission à Amiens, eut la pensée que les Dames du Sacré-Cœur étaient appelées à y relever et à y transformer un pensionnat de jeunes filles, qui déclinait de jour en jour ; après quelques pourparlers, le contrat de cession fut passé et signé.

Les nouvelles directrices se mirent bientôt à l'œuvre ; elles furent assaillies par les plus rudes épreuves ; mais, embrasées d'amour de Dieu et soutenues par Mme Barat, elles supportèrent tout avec l'héroïsme des saints. Elles en furent récompensées par l'arrivée d'autres compagnes ; en septembre 1804, elles étaient douze religieuses. L'humilité de Mme Barat cachait mal ses aptitudes spéciales pour la direction de l'œuvre, aussi en 1802 avait-elle été nommée supérieure malgré elle. Dès lors, la confiance des parents fit croire le nombre des élèves, il fallut songer à un plus vaste local ; après bien des sacrifices, on put acquérir la maison de l'Oratoire, où devait s'asseoir définitivement la fondation d'Amiens, que la Société du Sacré-Cœur appelle encore « le berceau ».

Peu après, une seconde fondation fut projetée et effectuée au monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut, près de Grenoble. Mme Barat y trouva une femme admirable, Mme Philippine Duchesne, qui gouvernait des religieuses d'ordres différents dispersés par la révolution. Elle leur enseigna l'esprit de leur nouvel état et les gagna au Cœur de Jésus.

A son retour à Amiens, une dignité inattendue l'éprouva vivement ; elle n'avait que vingt-six ans et pourtant elle fut élue à l'unanimité supérieure générale. Tous les talents réunis dans un âge où tant d'autres ne font « que donner des promesses, firent croire « que Dieu l'avait suscitée pour la directrice générale, » écrit à ce propos l'une des fondatrices d'Amiens.

Arrêtons-nous ici un instant pour spécifier le cachet de la vertu de Mère Barat et de ses compagnes. Dès le début, la générosité fut acclamée comme la vertu dominante des religieuses du Sacré-Cœur. Ce ne fut pas en vain : chacune des pages de l'histoire de la société contient des élans spontanés vers toutes les vertus dont le Cœur de Jésus est le centre et le modèle ; c'est le triomphe de la générosité dans l'exercice de l'humilité, de la douceur, de la pauvreté, de l'obéissance, de la charité. « La Mère Barat est, selon Mgr Baunard, une « âme qui se défie de moment en moment par l'action de l'amour. « Elle ne pense qu'à Jésus, elle ne parle que de Lui, elle n'agit que « par Lui, elle ne se plaît qu'avec Lui. » De là, son ascendant sur ses collaboratrices ; elle les entraîne dans la voie de l'immolation joyeuse, du désir de la croix, par esprit de zèle, pour conquérir des âmes au cœur de Celui à qui elles se sont consacrées. Le Père Varin la soutient, exalte sans cesse ses ardeurs : « Courage et confiance » ? ne se lasse-t-il de répéter. « Soyez dans la main de Dieu, lui écrit-il, et « alors rien ne m'empêchera de vous dire : Soyez fort et vaillant. *Con-* « *frotare et esto robustus.* Il faudrait *robusta*, me direz-vous ? Mais « c'est à dessein que je fais ce solécisme, car je ne vous veux plus fem- « me, et c'est pourquoi j'ajoute encore avec le Saint-Livre: Soyez homme. « — *Esto vir.* » Ainsi intrépidité, force et mansuétude, voilà ce qui frappe dans la fondatrice et dans les premières Mères du Sacré Cœur.

Extension. — Les progrès de l'institut furent extraordinairement rapides. Aux maisons d'Amiens et de Grenoble, s'ajoutèrent celles de Poitiers, Paris, Niort, Cugnières, Dooresele, Quimper, Chambéry, Bordeaux, Besançon, le Mans, Autun, Turin, Metz, Orléans, Lille, Montet, Lyon, Rome, Perpignan, Avignon, Jette-Saint-Pierre, etc. ; et partout de nombreuses élèves venaient affirmer l'estime qu'inspiraient les nouvelles éducatrices.

Les vocations se multiplièrent. Grandes étaient les âmes choisies par Dieu pour devenir les auxiliaires de la Mère Barat, c'étaient les futures Mères Duchesne, Deshayes, Grosier, de Gramont, de Charbonnel, Geoffroy, Bigen, Desmarquest, Prévost, Maillucheau, de Marbeuf, de Brou, Jouve, Rostopchine, de Galitzin, d'Aveiras, etc, qui presque toutes avaient renoncé à un brillant avenir pour apporter à la société leur jeunesse, leurs talents et leurs vertus.

Les unes, précédemment vouées aux œuvres extérieures, cherchaient dans la vie religieuse surtout l'apostolat et étaient attirées par les flammes qui sortent du Cœur de Jésus pour réchauffer la terre ; les autres, précédemment inclinées vers le Carmel, vers les Clarisses et la Trappe même, émues des outrages fait au Cœur de Jésus-Christ, regardaient sa blessure et voulaient y cacher une vie de réparation, de contemplation et d'amour. L'institut naissant devait satisfaire ce double attrait de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

L'importante détermination d'une fondation en Amérique fut inspirée, en 1818 à la Mère Barat, par les sollicitations de Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans. Dix ans de préparation dans la prière et le sacrifice avait mûri la vocation d'apôtre de la Mère Duchesne, qui n'attendait que le mot de l'obéissance pour franchir l'Océan ; elle l'entendit avec bonheur, ainsi que ses compagnes, Mmes Berthelot et Audé, les Sœurs Lamarre et Manteau.

Cette courageuse petite communauté fut donc dirigée vers la Louisiane pour y fonder la première maison du Sacré-Cœur sur le sol du Nouveau-Monde.

Immédiatement l'attrait de la dévotion au Cœur divin fit naître

des vocations ; la plus remarquable fut sans contredit celle de Melle Hardey qui, devenue assistante générale, se plaisait à rappeler les privations et les épreuves de ces commencements.

D'autres fondations se succédèrent. Mgr Bourget en demanda une pour le Canada en 1841. Mère de Galitzin, visitatrice des maisons d'Amérique à cette époque, fut chargée des négociations. Elle se rendit à Montréal, où elle trouva une cordiale hospitalité chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame qui, l'année suivante, eurent aussi la charité de recevoir les Mères Gaillon, Lèvesque, de Kersaing et la Sœur Battandier, avant qu'elles se rendissent à leur maison de Saint-Jacques-de-l'Achigan. Cette réception si religieuse laissa les meilleurs souvenirs et provoqua entre les deux communautés l'estime et l'union mutuelles.

Les œuvres se développèrent au Canada comme partout ailleurs. La maison de Saint-Jacques fut transférée en 1846 à Saint-Vincent, puis au Sault-au-Récollet, plus proche de Montréal, où un demi-pensionnat fut plus tard établi. 1849 vit la fondation d'Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse ; 1852, celle de London, Ontario. Nous restreignant au Canada, nous ne mentionnerons point les autres villes de l'Amérique du Nord qui devinrent le théâtre du zèle des religieuses du Sacré-Cœur. Ajoutons seulement que l'isthme de Panama fut traversé en 1853 à dos de mules par la colonie dirigée par Mère du Rousier, pour implanter la Société du Sacré-Cœur dans l'Amérique du Sud. Santiago en fut le premier centre.

*
* * *

Constitutions. — La connaissance des constitutions d'une congrégation religieuse est nécessaire pour en acquérir une idée vraie et juste : telle est la raison du 3e chapitre, livre III, de la vie de la fondatrice par Mgr Baunard ; nous en extrayons les pensées suivantes.

« La fin de cette société est de glorifier le Sacré-Cœur de Jésus, « d'abord en travaillant au salut et à la perfection de ses membres par

« l'imitation des vertus du Cœur de Jésus ; puis en se consacrant à
« la sanctification du prochain comme à l'œuvre la plus chère au
« Cœur de Jésus. Elle se propose aussi d'honorer d'un culte particu-
« lier le très saint Cœur de Marie, si parfaitement conforme en tout
« au Cœur adorable de Jésus, son divin Fils.

« La Société du Sacré-Cœur participe donc à la fois des ordres
« contemplatifs et des ordres actifs ; c'est un ordre mixte, de là une
« demi-clôture. Elle a deux classes de religieuses : les coadjutrices
« et les religieuses de chœur, toutes véritablement Sœurs d'une même
« famille comme Marthe l'était de Marie. Toutes se lient par les trois
« vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, auxquels les religieu-
« ses institutrices ajoutent celui de se consacrer à l'éducation de la
« jeunesse.

« C'est à l'intention droite et pure de glorifier le Sacré-Cœur de
« Jésus, au généreux désir de se donner à Lui dans la simplicité et
« dans l'obéissance que l'on reconnaît surtout la vocation ; dès l'ad-
« mission au postulat, commence la longue série d'initiations pour la
« formation aux vertus de l'institut. Sur le seuil des constitutions, il
« est facile de voir le premier caractère de la religion du Sacré-
« Cœur : sa profondeur et sa solidité. Elle repose sur Jésus-Christ et
« sur ce qu'il y a de plus intime en Jésus-Christ, son Cœur.
« Au noviciat de deux ans, succède l'aspirat après lequel se fait la
« profession ; mais, avant ce pas définitif, une dernière probation
« est exigée. C'est un des plus puissants moyens de renouvellement
« et de progrès spirituel que le Sacré-Cœur ait emprunté aux consti-
« tutions de la compagnie de Jésus : « C'est le chef-d'œuvre de saint
« Ignace, » a écrit le Père de Ravignan. La profession est l'agrégation
« pleine à la société ; la religieuse se lie pour toujours à elle et la
« société l'adopte irrévocablement ; le pape seul aura le pouvoir de
« rompre cette alliance, rendue indissoluble par le vœu de stabilité. »

Les constitutions, rédigées par les Pères Varin et Druilhet, de concert avec la Mère Barat, furent adoptées à la deuxième congrégation générale assemblée à Paris en 1815. Ce fut en 1826 que Sa Sainteté

Léon XII en signa l'approbation ainsi que celle de la société. C'était la plus belle récompense de la fondatrice, qui donna toujours l'exemple d'une profonde vénération et d'une filiale dépendance envers le Siège de Rome et l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ.

« J'ai lu, disait dans la suite le cardinal Reanati, j'ai lu par devoir « les constitutions de presque tous les ordres, soit anciens, soit modernes ; mais celles-ci m'ont paru exceller entre toutes, parce qu'elles « renferment l'essence de la perfection religieuse, et qu'elles sont en « même temps un chef-d'œuvre d'unité. Le Sacré-Cœur de Jésus y est « à la fois le pivot sur lequel tout se meut et le terme où tout « aboutit ».

* * *

Œuvres. — L'œuvre principale de la Société du Sacré-Cœur de Jésus fut dès l'origine celle de l'éducation ; elle avait été indiquée par la situation même de la France en 1800. Pour opérer une vraie reconstitution morale, il fallait s'emparer de l'âme de l'enfant et préparer surtout des femmes vraiment chrétiennes. Les conseils de 1815 et de 1820 s'occupèrent donc spécialement de l'organisation des pensionnats.

« La grande chose qui particularise cette œuvre, remarque le judicieux historien de la Mère Barat, c'est l'esprit qui l'anime, l'esprit du Sacré-Cœur. Ce divin Cœur enseigné, aimé, servi, imité, est le centre d'où tout part et où tout aboutit, et les règles particulières ne sont que les rayons qui jaillissent de ce centre et ramènent à lui. De là le premier caractère de cette éducation : l'élevation sur-naturelle de son principe et de sa fin ». « Vous vous tromperiez, disait le Père Varin aux Mères du conseil, si vous croyiez que la première fin de votre institut, c'est l'éducation ; non, c'est la dévotion au Sacré-Cœur ! L'œuvre des âmes en découle nécessairement sans doute, mais subséquentement.

« L'institut ne voit plus que Jésus dans sa famille d'enfants ; les maîtresses ne doivent considérer dans les élèves que des âmes

« rachetées par le sang de Jésus-Christ, pour y mettre la lumière, la
« grâce, la vie de Jésus. Si elles doivent chercher à gagner les
« cœurs, c'est pour les attacher à Jésus. Le règne de Jésus dans les
« âmes, tel est le but suprême ; et ce que l'institut se propose de faire
« fleurir, par ces enfants qui seront les femmes de l'avenir, c'est
« la loi de l'Évangile au sein de la famille. Un autre caractère
« bien fortement prononcé de cette éducation, c'est sa solidité ;
« l'éducation religieuse, morale et intellectuelle est marquée à ce
« coin. Loin de bâtir la vertu et la piété des jeunes filles sur le
« sable mouvant du sentiment et de l'imagination, la Société du
« Sacré-Cœur veut pour elles ce que Bossuet nomme « l'incom-
« parable sérieux de la vertu chrétienne ». Leur piété sera donc
« solide dans ses principes ; la même solidité fera le fond de l'ins-
« truction embrassant toutes les connaissances nécessaires pour
« remplir avec distinction les missions de femme, d'épouse et de
« mère ».

Après des pensionnats, la Mère Barat fonda presque partout des orphelinats ou des écoles gratuites pour les enfants pauvres. Œuvre envers laquelle un amour de prédilection est permis, parce quelle est par excellence l'œuvre du Cœur de Jésus qui, durant sa vie mortelle, voulut être le grand Pauvre, le premier Pauvre. L'esprit apostolique de la fondatrice fit aussi approuver l'œuvre des retraites pour les personnes du monde ; et il encouragea suivant les besoins locaux les associations pieuses, telles que les Congrégations des Enfants de Marie, des Consolatrices de Marie, de Sainte-Anne, etc :

* * *

Mort de la fondatrice.—La Mère Barat fut durant son long généralat ce que nous l'avons vue de 1800 à 1806 : une âme dont la perfection croit en proportion de son union plus intime au Cœur de Jésus ; une ouvrière infatigable, toujours soumise et abandonnée à l'action de la Providence ; une mère pour chacune de ses filles qu'elle encourage dans les labeurs, soutient dans les luttes, anime

aux vertus, console dans les peines et bénit à l'heure suprême de l'agonie ; une apôtre intrépide, qui jamais ne recule lorsqu'il s'agit de procurer la gloire du Cœur de Jésus.

Les souffrances de tous genres vinrent l'accabler aux différentes phases de sa vie. Plusieurs fois elle eut à craindre pour l'existence de sa société ; mais toujours elle demeura avec la Mère des Douleurs debout au pied de la Croix, et elle triompha par sa douce et prudente fermeté, par son inaltérable confiance.

Plus la supérieure générale avançait en âge, plus on sentait que ce n'était plus elle qui vivait, mais que Jésus vivait en elle et la transformait en Lui ; et plus on redoutait le terme final vers lequel elle soupirait. Ce fut le 25 mai 1865 qu'eut lieu la consommation de cette union, à la dernière heure du jour de l'Ascension, dont elle avait dit le dimanche précédent : « Jeudi nous allons au Ciel ! »

Sa mort fut humble et douce, comme l'avait été sa vie. Armée de son crucifix, entourée de sa communauté qu'elle put encore bénir, bénie elle-même par Rome qu'elle avait tant aimé, visitée par son Epoux avant ses derniers instants, elle partit, le même jour que Lui, vers le séjour éternel, où 1368 religieuses du Sacré-Cœur l'attendaient.

Elle en laissait plus de 3000, réparties dans les 100 maisons subsistant alors, — des raisons politiques en avaient fait supprimer plusieurs.

La Mère Barat fut pleurée comme on pleure les saints ; de son vivant on la vénérât déjà, elle fut invoquée après sa mort, et des grâces extraordinaires, des miracles même hâtèrent l'introduction de sa cause en 1879. Son corps fut examiné et retrouvé intact le 2 octobre 1893 ; depuis il repose à Conflans, dans la chapelle des Sept-Douleurs.

* * *

Continuation de l'œuvre. — Pendant les trente-cinq dernières années de ce premier siècle d'existence, ce fut encore la vie de la Vénérable Mère Barat qui se poursuivit. Elle a disparu aux yeux, mais

elle est néanmoins présente à sa famille, vivant au milieu d'elle. C'est elle qui préside à son gouvernement, qui inspire ses conseils ; c'est elle qu'en toute circonstance on regarde, on interroge, on écoute, on prie. Son esprit anime tout.

Quatre supérieures générales lui ont succédé jusqu'à ce jour : Mère Goetz, de 1865 à 1874 ; Mère Lehon, de 1874 à 1894 ; Mère de Sartorins, de 1894 à 1895 ; et Mère Digby, élue en 1895.

La Très Rde Mère Goetz, suscitée par Dieu pour la période nécessaire d'organisation et de régularisation, d'inspection et d'expansion, comprit sa mission de ne rien innover, mais d'expliquer, d'affermir, d'inculquer ce qui n'était encore qu'imparfaitement établi et pratiqué. Son esprit d'ordre et de discrète sagesse, son humilité profonde et sa calme énergie, la mirent à la hauteur de toutes les situations et rendirent fécondes les huit années de son gouvernement général.

La Très Rde Mère Lehon, belge d'origine, était digne de lui succéder. La force dominait en elle et elle se traduisait au dehors par la fermeté et la décision de sa parole franche et nette. Intelligence lumineuse, volonté résolue, elle tempérait l'action de son autorité par la bonté de son regard et la perfection de sa vie intérieure et spirituelle. Avec cette nouvelle Mère, et tout le temps de son généralat de vingt ans, s'ouvrit pour la société une période d'action et de large expansion, correspondante, hélas ! à une période de vexations et de persécutions, dont naturellement les coups tombèrent tout d'abord sur la tête de la supérieure générale, mais sans la fléchir.

La Très Rde Mère de Sartorins ne fit que passer. La mission particulière que la Providence lui réservait, c'était moins d'être une ouvrière par ses entreprises qu'un idéal dans sa personne et qu'une victime par ses souffrances. L'image qu'elle a laissée est donc celle de l'exemplaire vivant de la religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, placée par Lui à cette fin sur le « chandelier de son ordre, pour de là éclairer, comme s'exprime l'Écriture, tous ceux de la maison ». Son institution propre et la plus chère à son cœur fut celle de l'exposition

du Saint-Sacrement pour tous les jours de l'année dans l'église de la Maison-Mère, avec l'exposition et l'adoration nocturnes du jeudi au vendredi de chaque semaine.

Trois mois après la mort de la Mère de Sartorins, une autre supérieure était donnée à l'institut, en la personne de la Très Rde Mère Digby, formée elle aussi sur le même plan primitif invariable, sous la direction de la vénérable fondatrice. Les grands faits opérés depuis 1895 affirment qu'elle poursuit les œuvres de ses devancières et qu'elle maintient la réalisation de la devise de la société : *Cor unum et anima una in Corde Jesu*.

Actuellement 142 maisons du Sacré-Cœur, divisées en 20 vicariats, abritent 6700 religieuses, auxquelles sont confiées, annuellement, 13,000 enfants dans les pensionnats ou dans les demi-pensionnats, et 19,000 pauvres dans les écoles gratuites.

L'esprit de la société, étant de se faire tout à tous pour gagner les âmes à la connaissance et à l'amour du Cœur de Jésus, a inspiré la formation d'autres œuvres auprès des œuvres commencées par la Mère Barat, afin de répondre aux exigences des temps et des pays : demi-pensionnats, externats, externats secondaires, écoles normales, ouvriers, associations ouvrières, etc.

« Si de telles grâces, si de telles merveilles confondent la reconnaissance, écrivait en 1898 le pieux biographe de la Vénérable Mère Barat, elles encouragent encore plus la confiance et l'espoir. Reconnaissance et confiance demeureront donc fidèles à Celui qui ne trompe pas. Et quand bientôt viendra la célébration du jubilé centenaire, quand tous les Sacrés-Cœurs de l'un et de l'autre hémisphère chanteront leur *Te Deum*, tout le passé d'un siècle qui s'achèvera, tout l'avenir de celui dont il sera l'aurore, se résumeront dans ces deux invocations finales de l'hymne d'action de grâces :

Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te. In te, Domine, speravi, non confundar in eternum.

Montréal. — 1 décembre 1900.

UN BEAU COUP DE BOURSE

A coup sûr, c'est là un titre séduisant, qui promet beaucoup, et, en toute vérité, il donne encore plus qu'il ne promet.

Lisez plutôt. Mais je vous en avertis, mon frère, vous qui allez me lire, ce petit bulletin financier n'est écrit que pour les cœurs généreux, les âmes nobles, éclairées par les lumières de la foi. Les âmes basses, vulgaires, pourraient bien peut-être déchiffrer le cours de la bourse dans leur journal quotidien, et cependant ne rien entendre à la brillante affaire dont je veux vous entretenir.

* * *

Je dois d'abord vous avouer que ce fameux coup de bourse, je ne l'ai point imaginé. C'est Mgr l'archevêque lui-même qui vous le propose ; et votre pasteur, avec cette parole qui sait si bien trouver le chemin des cœurs, vous l'expose en faisant ressortir les inappréciables avantages qui résultent de toute offrande, faite en faveur des séminaristes pauvres. Vous voyez tout de suite qu'il s'agit pour vous de contribuer, dans la mesure de vos ressources, à la formation des jeunes clercs qui se préparent au sacerdoce, et en faveur desquels une quête sera faite le troisième dimanche de l'Avent. Œuvre admirable et belle entre toutes ! On raconte que Napoléon Ier, voulant abattre l'enthousiasme de William Pitt pour la grandeur de sa patrie, lui présenta une mappemonde, et cherchant du doigt la partie imperceptible que l'Angleterre occupe sur le globe, il lui dit avec dédain : « Votre Angleterre n'est qu'un point microscopique ». « Oui, lui répondit fièrement le ministre anglais, c'est le point où les Anglais naissent et reviennent mourir, mais c'est de là que du berceau à la tombe, et d'année en année, ils s'élancent à travers le monde entier qu'ils ont su faire leur patrie ! » Eh bien ! un séminaire, c'est aussi un point imperceptible, mais c'est là que les jeunes clercs de l'Eglise de Dieu naissent à la vocation d'un sacerdoce conquérant. C'est de là que tous, devenus un jour prêtres et apôtres, s'élancent dans toutes les directions pour aller jeter aux quatre vents du ciel le feu divin ; jaloux, dans les limites qu'on leur trace, de travailler à faire du monde entier, non point leur patrie, mais la patrie et le royaume de Jésus-Christ. « Si j'étais homme du monde, a dit un écrivain ecclésiastique, contre tous mes péchés, je voudrais avoir, comme un bouclier sur ma tête et sur celle de mes enfants, un prêtre qui me devrait son

éducation, son sacerdoce, et qui debout chaque matin à l'autel me servirait de paratonnerre ».

Belle et noble pensée ! Vous donc, mon frère, que la fortune a prévenu plus libéralement de ses faveurs, donnez un peu de votre or pour aider au recrutement de la milice sainte de l'Eglise de Dieu ; et vous, mon frère, qui êtes moins favorisé, apportez aussi votre obole à cette grande œuvre, dûssiez-vous la prélever sur une part de vos besoins. Tous, dans votre condition et à votre rang, ayez la chrétienne et noble émulation d'aider à élever quelques-uns de ces paratonnerres qui protégeront votre patrie terrestre, le Canada qui doit tant à ses prêtres, vos familles et vos âmes.

* * *

Un missionnaire me racontait qu'un jour il vit venir à lui un pauvre sauvage sur le front duquel il avait naguère fait couler l'eau régénératrice du baptême, et qu'il avait ensuite admis au banquet eucharistique. Ce néophyte était rayonnant de joie. Il déposa son glorieux fardeau aux pieds du prêtre. « Père, lui dit-il, prends ces beaux épis ; de ce froment tu feras une hostie blanche comme la neige, et tu la changeras au corps adorable du Roi du ciel. Prends aussi ces grappes, elles sont le fruit de mon labeur ; exprimes-en le jus, tu le mettras dans la coupe d'or de ton calice et tu en formeras le sang du Sauveur, car, tu t'en souviens, tu m'as dit que tu pouvais le faire ». Et le pauvre sauvage triomphait à la pensée qu'il lui était donné d'être le pourvoyeur de l'autel et des tables mystiques. Qu'elle n'eût pas été sa joie, si, au lieu d'offrir seulement la matière du sacrifice, il avait pu offrir le sacrificateur lui-même ! Avec quelle légitime fierté il se serait présenté à l'évêque et lui aurait dit : « Père de nos âmes, prends cet enfant, fais-en un prêtre. Tu dresseras ses lèvres au miracle eucharistique, il offrira la victime sainte qui apaise la colère de Dieu, il fera descendre les bénédictions du ciel sur toute notre tribu et il nous montrera le chemin de la patrie dont du nous parles tant ». Ce que le sauvage ne pouvait faire, vous le pouvez, mon frère ; donnez généreusement à votre évêque et votre offrande lui dira pour vous : « O père, prenez cet or, puis abaissez-vous avec amour vers quelque enfant pauvre que Dieu s'est choisi pour son sanctuaire ; relevez-le, dressez ses lèvres au miracle, imposez-lui les mains, faites-en un prêtre qui offrira la victime sainte pour moi et ma famille ; et quand je dormirai mon dernier sommeil sous la pierre du tombeau et que la justice de Dieu me retiendra dans les flammes du purgatoire,

il me procurera le doux rafraîchissement de ses prières, et le rafraîchissement, mille fois plus doux encore, du sang de Jésus-Christ ».

* *

La classe des pauvres est la plus nombreuse dans la société. Les dons primitifs que Dieu fait à la race humaine doivent y abonder, et dans les chaumières, sous le toit des artisans, les belles natures existent en foule. Combien de saints et savants prêtres, de docteurs sublimes, quelle légion de grands évêques et de papes illustres sont venus de la terre de pauvreté, du milieu du peuple ! Mais souvent la rouille de la pauvreté ronge ces diamants enfouis. Si l'Eglise se réjouit quand le fils gracieux du riche vient s'offrir à elle, elle est aussi heureuse quand ses ressources lui permettent de s'emparer du fils non moins gracieux du pauvre qui lui donne de belles espérances et de le transformer par son sacerdoce. Dites-moi, mon frère, ne connaissez-vous pas dans votre paroisse un enfant pauvre, dont les traits révèlent une nature exceptionnellement bonne. Son œil est limpide, ses traits reflètent une grande pureté, il a une piété enfantine et le goût des cérémonies saintes ; semblable au tendre Samuel, il porte dans le sanctuaire l'encens et les flambeaux sacrés, il est doux et affectueux envers tout le monde, son âme s'ouvre sans effort à la compassion, s'attendrit au récit des infortunes ; et si on l'interroge sur son avenir, il répond avec ardeur : Oh ! je voudrais bien être prêtre ! Hélas ! la pauvreté, la misère peut-être, met un obstacle à la réalisation de ses désirs. O vous qui avez reçu de Dieu une âme généreuse, un noble cœur, enlevez cet obstacle. Soyez l'intermédiaire entre cet enfant et votre évêque qui ne peut venir en aide à toutes les misères ; et vous aurez fait l'œuvre la plus grande à laquelle la charité puisse concourir. Ce prêtre, qui sera votre prêtre, sera à son tour l'œil de l'aveugle, le bâton du boiteux, le consolateur de l'affligé, le refuge du pécheur. Non, jamais vous ne trouverez pour votre or un placement plus sûr ni plus lucratif.

* *

Les âmes généreuses, ai-je dit, apprécieront seules une aussi brillante affaire. J'ai connu une de ces belles âmes. Elle découvrit un jour cachée dans une pauvre chaumière une de ces perles que Dieu a certainement créées pour être l'ornement de son sanctuaire. Elle se dit : voilà un enfant de belle espérance. Dieu l'appelle au sanctuaire, eh bien ! il sera prêtre, il sera mon prêtre. Pour ce noble des-

sein elle sacrifie le peu d'or qu'elle possède, elle redouble d'ardeur au travail, elle se prive quelquefois ; et elle a la douce consolation de voir, dans les écoles cléricales, grandir en science et en vertu celui qu'elle veut conduire à l'autel. Encore une étape, et ses vœux vont être réalisés. Mais ses ressources sont épuisées, il ne lui reste plus qu'une chaîne d'or et quelques bijoux bien modestes qu'elle a portés dans des jours meilleurs et auxquels sont attachés de très doux souvenirs. Elle sacrifiera tout, et un matin, après avoir assisté au très adorable sacrifice de l'autel, elle part chez l'orfèvre, échange son trésor pour quelques dollars. Et plus tard elle disait naïvement que le sacrifice lui avait bien un peu coûté, « mais, ajoutait-elle, j'ai pensé à tous les beaux calices d'or que l'Eglise mettrait entre les mains de mon prêtre, à tous les ostensoirs étincelants de pierreries qu'il porte, rait dans les cérémonies saintes, aux précieux ciboires qu'il ouvrirait et j'ai béni Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité ».

Un jour son prêtre se rendit en pèlerinage aux si vénérés sanctuaires de Paray-le-Monial et de Lourdes. A son retour il raconta à sa bienfaitrice les riches calices dont il s'était servi à l'autel ; il avait même eu le bonheur de porter dans ses mains le riche ostensoir de Lourdes, une des plus éblouissantes merveilles que l'orfèvrerie ait produite, à notre époque. En entendant ce récit, elle était au comble de la joie, des larmes brillaient dans ses yeux et elle ne cessait de répéter : « Que Dieu est bon ! pour un peu d'or que je lui ai donné, non seulement il me donne son sang précieux, le mérite du saint sacrifice, mais il veut encore nous mettre dans les mains des trésors en comparaison desquels tout mon or n'est que vile poussière ».

Ai-je eu tort, mon frère, de vous dire que l'appel que le premier pasteur du diocèse fait à votre charité, en faveur des séminaristes pauvres, vous mettait à même de faire un beau coup de bourse ?

Jamais, non, jamais les rois de la finance, ni les Rothschild, ni les Vanderbilt n'ont fait un coup qui vaille celui-là !

La Trappe. — Novembre 1900.

AUX PRIÈRES

M. l'abbé James-M. Quinan, vicaire général du diocèse d'Antigonish et curé d'Arichat, décédé à l'Hôpital-Général de Montréal.

Fr François d'Assise, économiste, des Frères de la Charité de Saint-Vincent de Paul, décédé à Montréal.

Fr Hilarion, religieux convers de l'Ordre des Cisterciens réformés, décédé à l'abbaye de Notre-Dame-du-Lac, aux Deux-Montagnes.